

le libertaire

QUOTIDIEN ANARCHISTE

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, rue Montmartre, PARIS (2^e)

L'amour en liberté

Ecrire des livres sur l'amour ? Mais non ; le faire, tout simplement. Au diable les bouquins qui codifient l'amour. L'amour est libre, ou ce n'est plus l'amour. Et fichtre, la pauvre bête humaine n'a déjà pas beaucoup de libertés. Que celle-là lui reste, au moins ! Aimer à sa guise, et ne pas se soucier de morale, ni de règles. Chacun aime à sa manière, croit aimer, connaît un jour ou l'autre le mensonge, l'illusion, le dictame. Il y a bien des amours, il y a peu de « bel amour » et je n'ai point le goût pour les grands amours platoniques qui prônent les littérateurs, philosophes ou poètes. Vieilles légendes encrassées, clichés dont les chansons, les films, les images nous satureront : Typex d'amants célèbres, les rongaines : Pétrarque et Laure, Héloïse et Abelard (celui-là, sapristi, eut des raisons de devenir anticlérical !) Héro et Leandre, Romeo et Juliette, ah ! la sequel, ah ! la clique, ah ! comme on a lu, comme on a vu, comme ça finit par laisser indifférents ! Armand nous rappelait récemment, ici-même, les vers de Richepin : *L'amour qui me tient, l'amour qui me cuit...*

Ce plat tonique dont le calamiteux, le gars-qui-a-mal-tourné, régalaient notre adolescence, l'amour bien chaud, bien rude et bien franc, des gueux, des nomades, des affranchis ! L'Académicien a momifié cette poésie-là, et le triste bonhomme ne nous intéressera plus, depuis longtemps. Mais comme ils nous plaisaient, ces vers sonores !

« Devons-nous assouplir les liens du mariage », demande *Paris-Soir*, et c'est une enquête entre les enquêtes, divertissement offert en pâture aux flanellières, car l'est été octroie des loisirs. Des badauds font trompette et lorgnent des cuisses, cuisses, bretelles, commères exagérément malmées ou grêles compagnones, fessiers plantureux ou navrants petits derrières, jambes aux varices, jambes fuselées, fils de fer, bouts de jambes (quant au sadinet, il dit la mègère !) Les plages allument les désirs privés, raniment l'ardeur des assouatis, la bourgeoisie s'offre le mediocre festin de son été, ça patauge, ça marine, ça déshonore l'eau. Assouplir les liens du mariage ? Grave problème,

Administration : PIERRE LENTENTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

que'ils disent. Rions ! Le bien de la société, le respect de l'individu, et autres foutaises. Le malé ne s'inquiète pas des convenances ni des solutions. Des frères-hommes empoignent les sœurs-femmes et l'antique lutte recommence... La polygamie ? On la pratique mais on ne l'avoue pas souvent. Distinguons, distinguons, belle Thomas Diafoirus ! Menées sous cape, sournois attouchements préliminaires et puis la culbute, en cage, et le sale petit jeune homme de bonne famille engrossé la chère ingénue plus ou moins frelatée. Quand ça se passe entre eux, grand bien leur fasse, grand dam ou joli scandale qui alimentera les ragots, peu me chaut. Mais le petit jeune homme s'attaque aux pauvres petites filles de la campagne ou de l'office. Et ça fera de la viande de malade, de la chair à souffrance.

— Aimer. Beauté, santé du véritable amour, que les flanellières ignoreront toujours. La vaillante compagne, la librement choisie, la robuste camarade, qui se donne, en joie, dans l'allégresse d'un radieux ! Les pissoirs de copie peuvent ergoter, disséquer. Les vrais amants se soutiennent des commentaires. Chacun aime comme il lui plaît. Et je ne songe qu'aux véritables amants, qu'aux libres amants de ce monde. Deux êtres sains, aux membres souples, à l'étreinte vengeresse ! Laissons l'amour dit platonique, l'amour des paperasses, des gloses, des palabres, du fin-du-fin, aux vieilles madames fanées et peinturlées, aux messieurs rangés-des-voitures. Au lieu d'écrire « sur l'amour » combien est-il préférable de faire l'amour au soleil, sans éprouver le besoin de consacrer des volumes à cette féerie, la meilleure, la plus consolante des choses que nous sauvegardons, en cette époque convomie ! La plus riche poésie est là, jolie fille, adolescent intact, et l'amour est libre. Loin des villes, la fuite heureuse, l'illusion d'une liberté reconquise, ce triomphe. Et l'hosannah des cigales ! Mais bran pour les codes et pour les dissections. Une bouche bien rouge s'écrase sous des lèvres impérieuses. On recommence la belle aventure ? Qui l'importe si des poètes la galvaudent. Les vrais amants ont l'illusion suurper de recréer l'amour.

Marcel MILLET.

Sauvons le « Libertaire » !

Plus que jamais il faut qu'il vive. Comment ! Nous aurions la lâcheté de le laisser disparaître au moment où le malheur s'abat sur les meilleurs des nôtres ? Cottin, Jeanne Morand, perdent la raison par les tortures du régime cellulaire. Bandit de Clemenceau, relis donc ta « mélodie sociale » !

Comment ! il n'y aurait plus de quotidien libertaire ? Ce ne serait qu'une fois par semaine que nous pourrions défendre nos martyrs, tous les malheureux emprisonnés. Allons donc ! c'est impossible !

Quoi, nous laisserions nos adversaires dénaturer notre pensée, et ce n'est que huit jours plus tard que nous pourrions riposter ? Non, non, cela ne sera pas !

Les anarchistes ne peuvent pas, sans se diminuer, laisser disparaître leur organe.

Les syndicalistes révolutionnaires — les vrais — ne peuvent pas non plus se priver d'une tribune où, quotidiennement, ils peuvent dire toutes leurs pensées.

Ceux qui lisent le *Libertaire* et qui l'aiment ne le laisseront pas mourir pour une petite question d'argent.

Aout et septembre, deux mauvais mois à passer.

Allons-y donc pour un effort plus grand pendant cette période !

Nous avons versé notre « thune », versons-en une deuxième pendant ces deux mois !

Si nous sommes incapables de ce petit effort, alors que d'autres ont sacrifié et sacrifient encore leur vie pour notre idéal, c'est que nous sommes bons à battre !

C'est aux quinze mille lecteurs du *Libertaire* que je m'adresse, deux mille cinq cents seulement d'entre vous ont versé régulièrement leurs « thunes ». Et les autres, à quoi pensez-vous ?

Vous lisez régulièrement notre journal, c'est donc qu'il vous intéresse. Aussi, renouant, nous devons être cinq mille à verser notre thune, et le *Libertaire* sera sauve.

TOUS LES ANARCHISTES doivent actuellement concentrer leurs efforts sur notre quotidien.

Ce n'est pas le moment de diviser nos forces.

Ce n'est pas le moment non plus de dresser des « chapelles concurrentes » à côté de l'organe de tous. Car le développement des groupements voisins n'est forcément subordonné à la vitalité du *Libertaire*.

Compagnons anarchistes et ouvriers syndicalistes : si le 20 août les 15.000 francs ne sont pas tombés, c'est le « *Libertaire* » qui le sera, et c'est vous qui l'aurez voulu !

P. LE MEILLEUR.

La forêt en feu

Hier vers 13 h. 30, le feu se déclarait dans les pins entre Carcans et Lacanau, et, activé par un fort vent d'est, il détruisait une partie des propriétés de Lescat-Gory et Camiade. Le sinistre augmenta d'intensité dans la nuit, dépassant le canal qui reliait l'étang de Lacanau à celui de Carcans.

Ce matin, des hommes courageux, entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture, engagèrent la lutte contre le feu le long du petit canal allant du grand canal à l'étang de Cousseau, long de 2 kilomètres, et purent ainsi préserver la forêt de la grande mortagne et la forêt domaniale.

Dans l'immense étendue qui fut la proie du sinistre, se trouvent des milliers de pins de 20 à 40 ans. Les dégâts sont considérables.

La grève des marins du Havre se poursuit avec succès

lieu dans la journée du 8 concernant l'ouverture de pourparlers avec les armateurs.

Les inscrits maritimes et les agents du service à bord, prenant acte de la communication qui leur est faite par l'intermédiaire de leur secrétaire général, que M. le sous-secrétaire d'Etat de la marine marchande convoque messieurs les armateurs pour une réunion qui aura lieu le mercredi 13 août 1924 en vue d'examiner leurs revendications relativement à la demande d'augmentation de salaires de 5 francs par jour pour les hommes navigants et ayant plus de 18 ans et 3 francs par jour pour les jeunes gens au-dessous de 18 ans. Tout en faisant confiance dans la bonne volonté affirmée verbalement par M. Léon Meyer, sous-secrétaire d'Etat de la marine marchande, les marins estiment que rien, dans les promesses faites jusqu'à ce jour, ne permet d'augurer une solution rapide du conflit, de la part des armateurs.

Considérant qu'en raison de l'unanimité, affirmée aujourd'hui 9 août 1924, par plus de trois mille grévistes, qu'il y a lieu de continuer comme les jours précédents, la lutte sur le même terrain, pour arriver à une conclusion qui leur donne pleine et entière satisfaction sur leur caher de revendications présentées par leurs lettres du 25 mars et réitérées le 22 juillet 1924 à messieurs les armateurs.

Fond confiance et donnent mandat impérativement à leur secrétaire général, en complet accord avec eux, pour qu'accompagné d'une délégation à chaque entrevue, il défende leur point de vue professionnel ainsi posé. Faisant confiance à leur Comité de grève se séparent aux cris de : Vive la solidarité corporative ; Vivent les cinq francs par jour.

Le Comité de grève.

LE FAIT DU JOUR

Hardi, le Havre !

Encore une fois, voici Le Havre à l'avant-garde du mouvement prolétarien.

Depuis 1922, le grand port avait, malgré la répression de la sanglante grève des métiers, maintenu haut et ferme le drapé des revendications ouvrières. Le Syndicat des Métallurgistes, plus fort que jamais, affirmait au patronat du Comité des Forges que ni les coups de fusil, ni les coupes sombres ne pouvaient rien contre la volonté d'émancipation des travailleurs.

Aujourd'hui, voici les marins et les dockers sur la brèche. Avec fougue et néançant pas d'avoir recours à l'action directe, ils s'attaquent à cette grande puissance du Havre : les armateurs.

Les navires sont immobilisés dans les bassins. Les quais ne connaissent plus l'activité du travail. La ville reprend l'aspect révolutionnaire de l'été de 1922. Et les bourgeois de Deauville recommandent à trembler.

Pourquoi cette force révolutionnaire qui ne se dément pas et qui s'intensifie chaque jour dans ce port ? C'est que les travailleurs du Havre ont su se préserver de la déprimante influence des politiciens. Là-bas l'Union locale, la Bourse du Travail trouvent leur activité dans l'indépendance économique. Le Syndicat des Marins, se couant le joug des bolcheviks de la C.G.T. U. aussi bien que le bat des socialistes gouvernementaux de la C.G.T., s'est consolidé dans l'autonomie. Et le voici déjà dans la bataille.

Bravo le Havre ! Hardi les inscrits ! Hardi les dockers !

Pris sur le vif

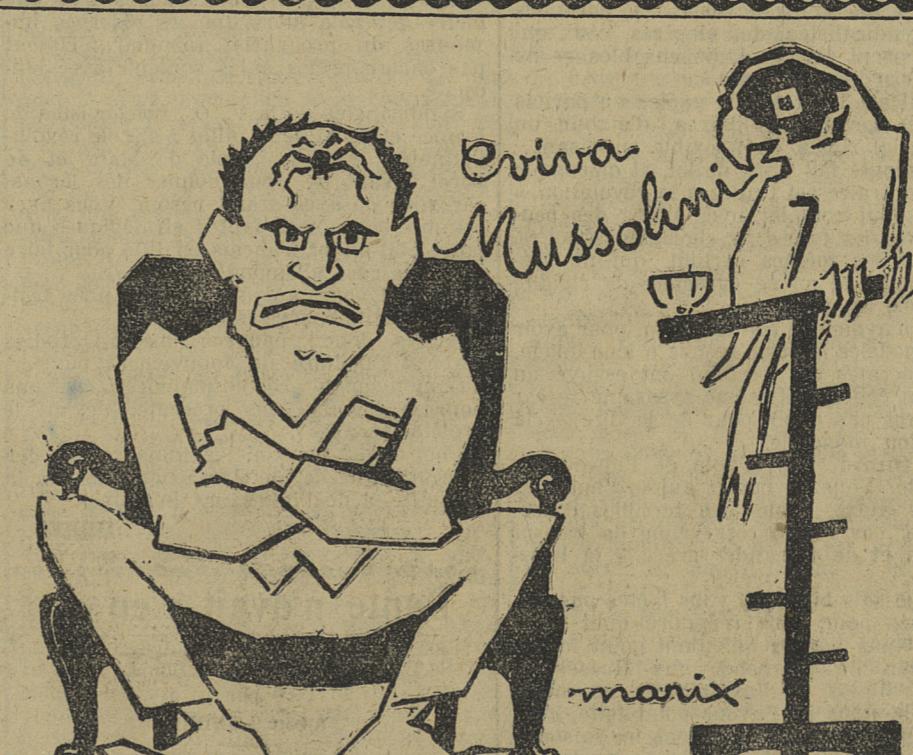
Dans la rue, un échafaudage démontable s'élève jusqu'au troisième étage d'un immeuble, dix ouvriers, des curieux, en nombre vingt fois plus grand, un meuble lourd, peint en noir, sur un camion.

C'est un « coffre-fort » qui va prendre place dans une pièce du deuxième étage, occupé vraisemblablement par un commerçant d'argent.

Comme le vigneron met « son vin en bouteille », le Capitalisme a réalisé ce programme de mettre « le Travail DES AUTRES en « coffre-fort ».

L'un des curieux, misé ouvrière, paraissant observateur et quelque peu libéré de l'emprise capitalo-bourgeoise, dit à un voisin : « Si ce n'est pas dégoûtant ? Tout cela pour enfermer des papiers qui ont été volés légalement », et l'interpelle, esprit, lui, totalement libéré, de lui répondre : « Si ce n'était que pour mettre à l'abri des papiers même volés, cela n'aurait pas grande importance, dans une société fondée sur le vol, mais ce qui est plus grave et plus naissant, c'est que ces papiers, propriété légale de quelques voleurs « conscients et organisés », représentent le fruit du travail de milliers de travailleurs inconscients et désorganisés » et qu'il suffirait d'un léger réveil de conscience et d'organisation de ceux-ci pour que tous les coffres-forts, contenant et contenu, soient ramenés à leur valeur réelle, c'est-à-dire : zéro.

Un Lecteur.



Tout ce qui lui reste de popularité !

Les procédés communistes à la "Vente Populaire"

Il y a quelque temps, le *Libertaire* nous parlait de la "Vente Populaire", 33, rue Doudcauville. Dans cette coopérative, la tcheka était bien organisée, le personnel était mené durement. Cela se passait en ce temps sous la direction du politicien notoire Guibert.

Depuis que ce directeur-ingénieur, qui faisait le marchand de patates pour le compte du Parti Communiste, fut disgracié pour son incompétence ; la "Vente Populaire" vit revenir l'ancien chef du personnel Evrard, lumière moscovite mécumène pendant un certain temps, ayant été relégué à la succursale de l'"Indépendance", rue Duhesme. Ce grand chef revint, coiffé d'une auréole de martyr, apporter à la rue Doudcauville et surtout au personnel, les bénéfices de sa dictature qu'il allait sans tarder faire sentir.

Il commença d'abord à désorganiser le travail organisé par le précédent chef de personnel, lequel, sans peur d'être contre-dit, était à la hauteur de sa tâche. Evrard avait à exercer une sorte de petite vengeance contre ceux qui l'avaient remis en place rue Duhesme, sans s'occuper si la Coopérative allait en souffrir. Là n'était pas toute sa haine, il avait surtout à se venger contre le personnel qui s'était solidarisé avec l'ancien directeur, chose que je ne veux pas juger. En moins de quinze jours, il mettait à la porte deux camarades femmes, dont une mère de deux enfants, qui eut la malencontreuse idée de dire quelques vérités à son chef de la succursale rue de la Chapelle : révolutionnaire de tout cran qui a dû se peindre en rouge pour rentrer à la "Vente Populaire", ancien galonné de chez Potin. "Encore un peu celui-là."

L'autre camarade fut renvoyé aussi, immédiatement, pour indiscipline dans l'exercice de ses fonctions. Pensez... elle avait fait peser un kilo de pommes de terre destiné à son usage personnel par une autre employée que celle qui devait le faire, c'est ce qu'on appelle confiance dans cette Coopérative. Voilà donc les motifs graves pour lesquels ces deux camarades furent mis à la porte.

Il n'est pas difficile de voir là d'autres raisons qui motivèrent leur renvoi. N'ayant abdumien rien à leur reprocher dans leur travail, les plus petits prétextes furent pris pour frapper ces deux herétiques qui n'embrassent pas la religion du saint père Lénine. Procédés patronaux qui me font penser à la société future que ces Beni-Bouffé-Tout qui prétendent nous imposer leur dictature au lendemain du Grand Soir, où le travail sera encore exploité dans les mêmes conditions que les bourgeois d'aujourd'hui l'exploitent avec la seule différence que ce sera au nom du Proletariat. Pauvre Proletariat ! que de coups de briques tu recevras encore au nom de ta libération !

Comme elle sera grande la déillusion des camarades travailleurs qui suivent ces faux apôtres et qui auront tout fait pour mettre ces charlatans au pouvoir. Là, ils verront enfin clair, mais ce sera trop tard, la force des choses les poussera à s'unir avec nous pour balayer ces farceurs de la sociale, profiteurs de la classe ouvrière, dont on voit un aperçu dans la Russie soviétique.

Oui, mes pauvres camarades, il faudra recommencer tant qu'il y aura un Etat. L'esclavage de l'homme par l'homme ne peut être aboli tant qu'il y aura des gouvernements, c'est incontestable. Et pourtant, il ne serait pas plus difficile, de faire la vraie révolution, celle qui apportera la libération totale des travailleurs qui ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

Ces réflexions m'ont fait oublier mon sujet sur lequel le Syndicat de l'Alimentation a son mot à dire. C'est donc à lui que je laisse la parole.

Louis BREDEL.

P.-S. — Je reviendrais dans un prochain article sur les rouages de cette Coopérative et sur les manitous qui la dirigent. — L. E.

Non mais, mouche toi !

Puisqu'on n'a cessé, dans les organes acratis, de parler de Machin ou de Chose, commençons, aujourd'hui, à demander aux "purs" si les signatures de ce "manifeste patriotard" étaient des politiciens.

Et signalons que deux des signataires de cette prose sont, encore aujourd'hui, signataires des manifestes et membres du Comité de Défense des Emprisonnés en Russie : Marc Pierrot et Paul Recus.

Quel crédit veut-on que la classe ouvrière accorde à des pantins ?

Ca c'est un passage d'une coquetterie écrite par le poubelle de la V. O., et servant de chapeau à la fameuse déclaration des seize.

Hein, ce saligaud qui se permet de faire de l'esprit — article de bazar — et pense mettre les Anarchistes dans une fausse situation en rappelant les faiblesses d'hommes qui furent des héros, mais jamais des chefs. Faut-il lui rappeler à ce niauf que cette enseigne n'existe pas dans les groupes anarchistes, et que les militants de l'Union Anarchiste n'aspirent même pas à devenir colonel honoraire des cosaques, alors que dans sa sphère ils en créent tous d'envie ?

Pantin dis-tu ! Ah, mais tu as le nez sale, mouche-toi, puis ensuite, ô domestique, cours essuyer celui de tes patrons — Monmousseau en particulier. Ensuite seulement tu pourras venir nous parler de pantins voulant diriger le prolétariat !

HENRIDE.

P. S. — L'écholier remet ça au sujet des grenouilles qui "coassent".

Humblement je reconnais ma faute, la prochaine fois cela m'apprendra à prendre un dictionnaire lorsqu'il me prendra envie d'écrire un papier après ma journée de petit bourgeois avec un patron ! Ce sera aussi une leçon, car mon intention — je pense quelle était la bonne — était de les comparer à des cochons se gavant en grossant dans la bauge confédérale unitaire.

— H.

LES COMMUNISTES UTOPISTES

L'Idéal et la Nécessité

Je viens de lire un article d'André Girard, dans la "Vie Ouvrière" du 8 août. J'ignore encore si l'auteur de cet article en a bien compris le sens avant de le faire publier, car dans les deux colonnes qui constituent une réponse à Bertoni, notre homme s'acharne, et cela de magistrale façon à démolir les théories bolchevistes. Il ne l'a sans doute pas fait exprès, parce que si l'organe de la rue Pelleport se met à assommer le "léninisme", ou plutôt le "lozovskysme", les vivres ne tarderont pas à lui être coupés.

Certes, je ne passerai pas mon temps à réfuter mot à mot, les pauprétés révolutionnaires, les arguments politiciens et même bourgeois, que nous ressassons ce converti à la nouvelle religion orthodoxe qui illumine les cœurs de la Sainte Russie, en attendant d'éclairer le firmament de notre Occident. Je me bornerai simplement à saisir les deux ou trois idées générales qui composent l'ensemble de cet article, et montrer aux syndicalistes de la V. O. et à Girard qu'ils n'ont jamais rien compris au syndicalisme-révolutionnaire et même au problème social.

Tout d'abord, notre théoricien d'occasion nous raconte qu'une grève générale ne peut pas renverser le capitalisme, du fait que celui-ci dispose du pouvoir, de "tout le pouvoir". Il reste à démontrer si cette dernière affirmation est bien réelle, si le capitalisme détient, comme il le dit, "tout le pouvoir". Mais là n'est pas la question.

Elle est ailleurs pour le moment. En effet,

lorsqu'il parle de l'impuissance de la grève

générale, Girard oublie de nous dire ce qu'il entend par ce terme, c'est-à-dire si cette grève est bien générale, nationale ou internationale.

S'il avait commencé par poser le problème

dans son véritable jour, cela lui aurait évité de nous parler d'une révolution ayant à faire face aux ennemis de l'intérieur et à ceux de l'extérieur. Mais ne faut-il pour nous

partisans de la conquête de l'Etat, pour l'aboutissement d'une révolution prolétarienne,

mélanger et entremêler les questions pour rendre leur thèse aussi incompréhensible et obscure que possible, de façon que l'adversaire ne puisse parvenir à la démolir ?

Si Georges Sorel était encore là, il répondrait à Girard que tout le patras d'idées

qui a péniblement construites, n'est que du pur galimatias."

En effet, pour démontrer quelque chose,

il faut pour le moins éviter d'embrouiller les questions ; il faut tenir d'être aussi

clair et précis que possible et ne pas asso

monter le lecteur sous un déluge de mots

et de phrases sans suite, procédé qui ne

peut que nuire à celui qui l'emploie.

C'est pourquoi dans ce mélange d'idées toutes faites, véritable bagage de tout bon

politicien accompli, il n'est pas difficile de

pénétrer fond de la pensée de Girard

ainsi que le but qu'il s'est proposé : il a

voulu démontrer que l'orientation politique

et économique de la révolution russe vers

les méthodes de travail, de production capi

taliste fu recevras encore au nom de la

trahison !

Combien de fois Lénine n'a-t-il pas pro

noncé de telles paroles !

C'est qu'au fond de lui-même, il reconnaît l'erreur qu'il avait commise en chassant Kerensky du pouvoir ; c'est qu'il

sentait qu'en démontrant à l'avance l'im

puissance de la révolution, il briserait pour

longtemps sur la surface de notre globe les

tentatives de libération prolétarienne !

Et dire que ce sont ces gens-là qui nous

accusent de trahison, qui nous reprochent de

de n'oir pas fait la révolution.

Plutôt au ciel qu'aux enfers !

Nous n'en serions pas où nous en sommes voient la, la preuve la plus for

me que toute révolution accomplit par

les voies politiques se heurte immédiatement aux multiples contradictions et aux

antagonismes désespérants, certes, mais

terriblement réels et toujours vrais de la vie

économique et sociale.

Il ne faut pas croire, Girard, que le capitaliste, lui, place tous ses espoirs dans les luttes politiques. Cela est peut-être vrai pour

le moyen capitalisme ; mais le grand capitaliste, la caste redoutable et toujours in

vaincu des capitaines d'industrie, des g

éaux et audacieux organisateurs de l'éco

nomic bourgeoisie, cette caste-là sait bien

que le sort de la guerre des classes ne peut

se décider que sur le terrain économique.

Et c'est là, la grande faute — je ne dirai

pas le grand crime — du bolchevisme d'au

jourd'hui engager la révolution prolétarienne sur les chemins de la prise du pou

voir.

Pour ma part, je ne reprocherai point

aux dictateurs de Moscou de s'être empa

ré des rênes de l'Etat. Dans un pays com

me la Russie, un pays inorganisé économi

quement, tant du côté capitaliste que du

côté ouvrier, il était fatal que la révolu

tion se déroulât sur une base politique.

Nous n'avons pas ici à examiner et à ap

rofondir cette thèse. Mais ce que je leur reproche — et je ne suis pas le seul — c'est d'avoir, à l'aide de leur triomphe po

litique et de l'influence révolutionnaire

qu'ils ont réussi à acquérir sur les prolé

tiariats d'Europe, désorganisé — et cela

par tous les moyens, par les procédés inf

amants et corrupteurs de la bourgeoisie

— notre grand mouvement économique.

Elle, aucun syndicaliste — je parle des

vrais syndicalistes, des sincères, ceux qui

ne se posent pas en indispensables — ne

le leur pardonnera jamais.

Ah ! il est beau sur le papier ou parfois

dans les rêveries solitaires, d'établir un

plan social rigide et inflexible en disant :

"Ma volonté fait force de loi, et quiconque

est contre moi est trître à la révolution."

Mais il faut compter avec l'âme des pe

uples, avec les forces psychologiques qui ne

sont pas les mêmes partout, qui ne pré

sent pas le même caractère de rigidité

dans tous les pays.

Pour n'avoir pas compris cela, pour avoir

voulu modeler le vaste monde à leur image,

les autorités du Kremlin ont essayé un

sanglant échec, ont même assassiné — car il ne faut pas avoir peur de le dire — la

révolution mondiale.

Oui, Girard, il y a loin de l'idéal à la

nécessité. Vous en portez aujourd'hui plus

que les autres, vous, les terribles consé

quences, car l'heure est venue de basser

pavillon et de demander grâce à la bourse

gougeoise.

Oui ! je sais bien que vous n'êtes pas em

barrassés pour nous répondre qu'il n'ap

partient pas à ceux qui n'ont point fait la

révolution de reprendre aux Russes de

l'avoir faite et de l'avoir ratée en même

temps. Si nous ne l'avons point faite, c'est

sans doute que nous en avions les raisons

car nous avons tout de même, sur le ter

rain des révolutions politiques, un peu plus

d'expérience que les Russes.

Mais, de notre côté, nous pourrions ré-

pondre à nos farouches bolcheviks que nous ne leur avons jamais conseillé de prendre le pouvoir et de renverser Kerensky. Nous pourrions aussi leur demander pourquoi ils étaient si pressés, en octobre 1917, de prendre la place des socialistes. Sans doute, pensaient-ils, comme leurs confrères du Bloc ouvrier et

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

M. Herriot est retourné à Londres, emportant avec lui le secret des décisions prises lors du dernier conseil des ministres. La foule qui se nourrit de mots, n'en a pas moins été satisfaite du communiqué officiel qui lui fut offert et qui ne contenait absolument rien.

La presse de gauche, asservie au présent gouvernement, comme l'était celle de droite à celui d'hier, enregistre avec plaisir les succès populaires du président du conseil, acclamé par la masse des curieux qui assistent à toutes les arrivées et à tous les départs de monarques ou d'hommes du pouvoir.

Mais, en fait, rien de positif ne légitime cet enthousiasme ridicule de la foule aveugle. Qu'a fait M. Herriot depuis son avènement au pouvoir ? Sur le terrain international nous ignorons absolument tout des résultats de la conférence de Londres et l'on se contente de nous informer que les sous-ordres du président du conseil sont solidaires de leur maître.

Peu nous importe de savoir à quelle saute nous serons mangés. Ce que nous voulons c'est vivre, et nous nous apercevons que rien n'est changé internationalement depuis le 11 mai dernier.

Sur le terrain national, aucune amélioration. La vie augmente chaque jour, les salaires ne se maintiennent que par l'action continue du prolétariat, mais ils ne s'élèvent pas, les nôtres sont toujours derrière les grilles et pour un homme de libéré, des centaines et des milliers attendent toujours. Mais M. Herriot est à Londres, il cuisine, et il se fuit de l'opinion des gens de cœur, jusqu'à l'estime des imbéciles.

La légation bulgare à Paris dément les informations parues dans les journaux et déclare que la situation n'est nullement troublée, ni même inquiétante, et que la nouvelle de la proclamation de l'état de siège à Sofia est fausse.

Nous savons la valeur qu'il faut accorder aux notes officielles des ambassades, et nous savons aussi que le peuple bulgare souffre actuellement de l'oppression brutale du gouvernement.

Les déments de la légation ne trompent personne. L'état de siège a bel et bien été proclamé, et c'est le régime de l'arbitraire qui règne en Bulgarie.

Espérons que ce ne sera pas pour longtemps et que le peuple se débarrassera bientôt de tous ces tyrans bottés qui veulent suivre l'exemple des Mussolini et des Primo de Rivera.

J. G.

Vaquier est mort

Dans l'angoisse Vaquier a vécu sa dernière nuit. A l'heure qu'il est il a cessé de vivre et depuis huit jours déjà il savait que sa mort était décidée pour le 12 au matin et que rien ne pouvait le sauver, sinon la rupture de la corde qui devait le pendre.

A quoi bon protester, élèver la voix, clamer notre haine et notre rancœur contre cette justice barbare, alors que nous n'avons pas le courage de mettre fin à ce régime de bestialité inique.

Les 50.000 Anglais qui ont signé la pétition en faveur de Vaquier et n'ont pas su débrancher le cœur du lord-chef justice, qui tenait entre ses mains la vie d'un homme, auraient peut-être eu plus de chance en essayant d'ébrancher les murs de la prison, derrière lesquels un condamné, innocent peut-être, attendait pour être jeté en pâture à l'immonde bourreau.

La presse anglaise s'est élevée contre l'exécution de Landry. Y a-t-il plus de preuves pour légitimer l'assassinat de Vaquier ?

Et puis pourquoi s'étonner ? Le « libre peuple d'Angleterre », a laissé mourir dans les geôles impériales l'héroïque maire de Cork, il a permis pendant des années l'imprisonnement de De Valera, il laisse assassiner des milliers et des milliers d'Indiens, comme nous laissons en France, s'étendre les meilleurs d'entre nous dans les bagnes de M. Herriot. Alors ? La lacheté du prolétariat anglais n'a d'égal que celle du peuple républicain de France et devant l'avancement de tous, nous désespérons parfois de voir se réaliser une humanité meilleure. C'est triste et malheureux.

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 12 AOUT 1924 — N° 55.

Illusions perdues

par Honoré de Balzac

DEUXIÈME PARTIE

Un grand homme de province à Paris

Madame de Bargeton surprit un des regards pétillants de Lucien ; elle l'observa et le vit plus occupé de la marquise que du spectacle. Elle se serait de bonne grâce résignée à être délaissée pour les cinquante filles de Danau ; mais, quand une regard plus ambitieux, plus ardent, plus significatif que les autres lui expliqua ce qui se passait dans le cœur de Lucien, elle devint jalouse, mais moins pour l'avvenir que pour le passé.

— Il ne m'a jamais regardée ainsi, pensa-t-elle. Mon Dieu, Châtelot avait raison ! Elle reconnaît alors l'erreur de son amour. Quand une femme arrive à se repentir de ses faiblesses, elle passe comme une épingle sur sa vie afin d'en effacer tout.

Quoique chaque regard de Lucien la courrouçât, elle demeura calme. De Marsay revint à l'entr'acte en amenant M. de Listomère. L'homme grave et le jeune fut apprécier bientôt à l'altière marquise que le garçon de noces endimanché qu'elle avait vu le malheur d'admettre dans sa loge ne se nommait pas plus M. de Rubempré

qu'un juif n'a de nom de baptême. Lucien était le fils d'un apothicaire nommé Chardon, M. de Rastignac, très au fait des affaires d'Angoulême, avait fait rire déjà deux loges aux dépens de cette espèce de monsieur que la marquise nommait sa cousine, et de la précaution que cette dame prenait d'avoir près d'elle un pharmacien pour pouvoir sans doute entretenir par des drogues sa vie artificielle. Enfin, de Marsay rapporta quelques-unes des mille plaisanteries auxquelles se livrent en un instant les Parisiens, et qui sont aussi promptement oubliées que dites, mais derrière lesquelles était Châtelot, l'artisan de cette trahison cardinale.

— Ma chère, dit sous l'éventail madame d'Espard à madame de Bargeton, de grâce, dites-moi si votre protégé se nomme réellement M. de Rubempré ?

— Il a pris le nom de sa mère, dit Anatole.

— Mais quel est le nom de son père ?

— Chardon.

— Et que faisait ce Chardon ?

ALLEMAGNE

LUDENDORFF

ET LA MANIFESTATION NATIONALISTE

Berlin, 10 aout. — Des officiers nationaux allemands avaient organisé une grande réunion pour célébrer le dixième anniversaire de la mobilisation allemande. Le général Ludendorff et l'amiral von Tirpitz devaient y prendre la parole, mais ils ne se présentèrent ni l'un ni l'autre. Se président de l'assemblée donna toutefois l'lecture de déclarations de Ludendorff qui contenaient entre autres des phrases antisémites et anticréalistes ; le général Ludendorff disait aussi dans cet écrit que les Allemands sont des esclaves politiques dont le rapport Dawes veut faire aussi des esclaves économiques. Il ajoutait qu'à la Société des Nations se trouve sous l'influence du conseil des sous-ordres du président du conseil.

Mais, en fait, rien de positif ne légitime cet enthousiasme ridicule de la foule aveugle. Qu'a fait M. Herriot depuis son avènement au pouvoir ? Sur le terrain international nous ignorons absolument tout des résultats de la conférence de Londres et l'on se contente de nous informer que les sous-ordres du président du conseil sont solidaires de leur maître.

Peu nous importe de savoir à quelle saute nous serons mangés. Ce que nous voulons c'est vivre, et nous nous apercevons que rien n'est changé internationalement depuis le 11 mai dernier.

Sur le terrain national, aucune amélioration. La vie augmente chaque jour, les salaires ne se maintiennent que par l'action continue du prolétariat, mais ils ne s'élèvent pas, les nôtres sont toujours derrière les grilles et pour un homme de libéré, des centaines et des milliers attendent toujours. Mais M. Herriot est à Londres, il cuisine, et il se fuit de l'opinion des gens de cœur, jusqu'à l'estime des imbéciles.

Toujours des tamponnements

DEUX BLESSÉS

Un train de marchandises a été tamponné près de Fourmies, à la suite d'une erreur d'aiguillage, par un train allant à Hirson.

M. Gaston Triquet, 39 ans, chef du train tamponneur, a été grièvement blessé, ainsi que le garde-frein, M. Barent.

Six wagons du train de marchandises étaient renversés, et la locomotive défoncée.

Il est curieux de constater qu'il n'y a qu'en France que nous assistons à une épidémie d'accidents de chemin de fer.

Il est probable, sinon certain, que si l'on mettait le personnel indispensable à assurer la sécurité des voyageurs, il n'y aurait pas tant d'erreurs et par contre moins de victimes.

Il y a quelques milliers de révoqués qui attendent d'être réintégrés. Il n'y a qu'à leur rendre leur emploi et combler les cadres. Peut-être alors ne risquerons-nous pas notre vie chaque fois que nous sommes obligés de nous déplacer.

On retrouve une jeune fille dont on avait cru repêcher le cadavre

On découvrait dans la Loire, il y a quelques jours le cadavre d'une femme, qui fut reconnu par les époux Audibrand, de Challuy (Nièvre) comme celui de leur fille Eugénie. L'hypothèse du crime avait été admise par le Parquet. Mais, après de nouvelles recherches on vient de retrouver, à la ferme de Cougny, où elle travaillait, la vraie Eugénie Audibrand.

Et le cadavre repêché en Loire n'était autre que celui de Mlle Mabelle Wingrove, originaire anglaise, qui se serait suicidée.

Combien de fois la police a-t-elle enquêté au cours de ses recherches.

Combien de gens la police a-t-elle arrêté sur la route pour le supposé assassinat de Mlle Wingrove ?

Voilà ce qu'il serait intéressant de savoir.

La terre tremble au Japon

Tokio, 11 aout. — Samedi soir, une forte secousse sismique a été ressentie à Hojo et à Tatsuya, dans la province d'Awa. Aucun dommage n'a été signalé.

La secousse a été légèrement ressentie à Tokio.

Les beautés du militarisme

Les dernières nouvelles nous apprennent que le conseil de guerre de Strasbourg vient de condamner à cinq ans de réclusion et... à la dégradation militaire un jeune hussard qui avait commis le crime impardonnable de voler !

Voler qui ? Voler quoi ?

Une paire d'éperons et une brosse de chien... !

Cinq ans de réclusion pour une brosse et deux éperons, pendant que des généraux assassins à la conscience lourde chargée jouissent hébétamente d'une large liberté, entourés d'honneurs et rétribués grassement, en compensation probable des méfaits commis.

Cinq ans de réclusion pendant que nos élites galonnées ont su profiter de leur emploi pour s'approprier par des moyens plus ou moins détournés de véritables富有们 dont ils profitent en tout repos et sans crainte possible de contestation.

Beauté d'un militarisme qui vous commande le vol par le fameux système D, toujours à l'ordre du jour, et vous envoie en prison une fois le fait accompli.

Beauté de la discipline, qui commande ce qu'elle défend et défend ce qu'elle comande !

Mais pour ce jeune inconnu dont le hara-kiri nous fait connaître l'histoire, il ne peut se faire que les conseils de guerre commettent... !

Nous allons tout tenter pour retirer de leurs griffes ce pauvre gamin dont la faute (si faute il y a !) est la conséquence directe de l'atmosphère dans laquelle il vivait et dont il est lui-même la victime.

LEURS DIVIDENDES

REVERSES PAR UN TRAIN

Epinay, 11 aout. — Ce soir, à 17 heures, à Chatel, près d'Epinay, deux employés, MM. Peureux et Cunin, étaient occupés à la réfection de la voie. Pour éviter un train de marchandises, ils traversèrent les rails au moment où arrivait, en sens inverse, un train de voyageurs. Les deux employés, happés par la locomotive, furent très grièvement blessés.

CHUTES MORTELLES

— Gabriel Loriot, âgé de 45 ans et travailleur comme plombier à l'hôpital St-Antoine, est tombé d'une échelle sur laquelle il traînait et mort sur le coup.

— Alexandre Peugaud, 32, maçon, de meurant, 140, rue du Mont-Cenis est tombé du troisième étage d'un immeuble sis 38 avenue Gabriel. La mort a été instantanée.

Les bénéfices des Sociétés d'électricité

Voici quelques bilans de 1923 :

Energie électrique du littoral méditerranéen (capital, 125 millions). — Bénéfices, 12.080.750 fr. ; dividende, 37 fr. 50 par action.

Constructions électriques de France. — 6.755.816 fr. de bénéfices.

Eclairage et Force par l'Electricité à Paris. — Bénéfices nets, 1.347.085 fr.

Est-Lumière. — 10.345.217 fr. en 1923, contre 4.391.351 en 1922.

Parisienne de Distribution d'Electricité. — Bénéfices, 27.800.259 fr. 45.

L'Électricité Lille-Roubaix-Tourcoing. — Bénéfices, 1.874.338 fr.

Lorraine d'Electricité. — 9.554.597 fr. de bénéfices.

Nantaise d'Eclairage et de Force par l'Electricité. — 7.282.884 fr. de bénéfices.

Ouest-Lumière. — Bénéfices en 1923, 9.972.824, contre 6.894.559 fr. en 1922.

Le Triphasé. — Bénéfices, 12.068.020 fr. en 1923, contre 2.465.022 fr. l'année précédente.

Union d'Electricité. — 13.820.429 fr. de bénéfices nets.

Compagnie Générale de Télégraphie Sans Fil. — 5.597.233 fr. de bénéfices.

Forges et Ateliers de Constructions Électriques de Jeumont. — 11.099.603 fr. de bénéfices.

Energie Electrique du Nord de la France. — Bénéfices, 3.513.696 fr.

En lisant les autres...

Autour du Congrès de l'Enseignement

DU TEMPS :

On connaît maintenant l'opinion des instituteurs sur cette question. 13.000 soviétistes prétendent remplacer, à l'école primaire, l'enseignement de France par celle de l'humanité ; 70.000 syndicalistes y aspirent. Et des deux parts, mères soviétiques révèlent, hélas ! une mentalité analogique.

A quel point le sens de la relativité fait défaut à ce personnel, ou du moins aux fortinettes qui l'entraînent, le Congrès de Lyon vient de mettre en pleine lumière. Avant-hier, un orateur fut salué d'une ovation pour avoir proclamé que l'histoire, étant une science complexe, fourmille d'erreurs qu'on ne saurait apprendre à des enfants. Ce maître, sans doute, n'entend la vérité que sous la forme d'un théorème et ne s'est pas demandé si tout n'est pas démontré à l'inverse.

Le congrès de l'enseignement de Lyon a démontré que l'ignorance totale est singulièrement plus dominante que les connaissances limitées. Il n'a pas davantage fait réflexion que l'ignorance totale est singulièrement plus dominante que les connaissances limitées.

Beauté d'un militarisme qui vous commande le vol par le fameux système D, toujours à l'ordre du jour, et vous envoie en prison une fois le fait accompli.

Beauté de la discipline, qui commande ce qu'elle défend et défend ce qu'elle comande !

Mais pour ce jeune inconnu dont le hara-kiri nous fait connaître l'histoire, il ne peut se faire que les conseils de guerre commettent... !

Le problème de la paix est étroitement lié à l'amélioration même de l'esprit mercantile, à la destruction du capitalisme.

Et cela ne se réalisera pas par des décrets et des conférences, si humaines et pacifiques soient-elles, mais seulement par la force d'organisation du prolétariat international.

roule dans les sous-marques-papier, que l'Américain et l'Allemand se retirent de l'Entente cordiale, peu leur chaut. Ils alignent des phrases chauvines pour flatter leur clientèle de Deauville qui, comme chacun sait, n'admet point le métèque en sa compagnie.

Et pourtant, le compte est clair. Toutes les puissances refusent de reconnaître, aux termes mêmes du traité de Versailles, l'occupation de la Ruhr. Point de paix, si nous demeurons, l'an à la bretelle, en Rhénanie. Et le peuple français crie : «

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Mise en garde

La Centrale exécutive Parisienne de l'Association des Libérés met les organisations d'avant-garde en garde contre le citoyen Lucien Deudon, exclu de la 20^e section pour relations avec la police.

Pour la Centrale Parisienne :
Le Secrétaire : Ollivier.

La M. S. et les Jeunesse Syndicalistes

Dans sa réunion du 8 août, la Commission de travail de la Minorité syndicaliste révolutionnaire a étudié la question des « Jeunesse syndicalistes » et a adopté le point de vue suivant :

« La Minorité syndicaliste révolutionnaire ayant à déterminer son point de vue relativement aux « Jeunesse syndicalistes » fait siennes les résolutions adoptées par le Congrès des Jeunesse syndicalistes des 14-15 juillet 1923 et fixées comme suit dans ses lignes essentielles :

« Le Congrès national des Jeunesse syndicalistes, réuni à Lyon les 14-15 juillet 1923 :

Considérant qu'il est nécessaire, pour faciliter la propagande et le recrutement, de définir le rôle et le but des J.S. ; mais tenant compte des différences de situation existant entre les diverses régions et corporations, établit comme suit les lignes générales du programme des Jeunesse :

Les J. S. groupent dans leur sein tous les jeunes travailleurs manuels et intellectuels, sans distinction de sexe, de nationalité, de profession, ni d'opinion politique ou philosophique.

Elles ont pour but de donner à leurs adhérents une éducation morale, technique, syndicale et révolutionnaire et comme préoccupation de devenir la pépinière de militants, l'école des hommes qui seront capables de continuer l'effort de leurs prédecesseurs, de penser, d'écrire, d'extérioriser leurs idées et de connaitre leur outil.

Leur recrutement sera assuré par la propagande quotidienne de leurs adhérents à l'atelier, à l'usine, au chantier, au bureau. Elles seront en rapports permanents avec les groupes de pupilles qui pourront être créés par les syndicats ouvriers.

L'éducation donnée par les J. S. doit être susceptible de former des militants dotés de connaissances générales suffisantes pour leur permettre de juger sainement les faits sociaux qui s'offriront à leur attention. Cette éducation est à base syndicaliste mais il est nécessaire de passer en revue et d'étudier les différentes théories ou idées politiques, scientifiques ou philosophiques. Elle est antireligieuse, antimilitariste et antialcoolique.

Compréhend tout l'intérêt qui s'attache à l'éducation professionnelle, tant au point de vue de la défense ouvrière actuelle qu'au point de vue de la conquête future des moyens de production, elles demandent aux organisations syndicales, en les assurant de leur collaboration, de constituer des écoles où les jeunes ouvriers pourront acquérir les connaissances techniques indispensables.

Les J. S. entreprennent, selon leurs possibilités, l'éducation sexuelle en vue de l'hygiène, de l'égalité et de l'affranchissement des sexes.

L'action des J. S. sur le terrain économique résulte dans leur participation aux mouvements d'offensive et de défensive de la classe ouvrière contre le capitalisme. N'étant pas des organismes de superédition syndicale, les Jeunesse n'ont pas à soutenir de programme économique. Elles sont confiance aux organisations adultes pour faire aboutir les revendications intéressant particulièrement les jeunes ouvriers ; elles documenteront les syndicats sur les conditions de travail et les besoins des apprentis.

La Minorité syndicaliste révolutionnaire demande aux Jeunesse syndicalistes de se tenir en liaison étroite avec les syndicats, les Fédérations, de façon à établir avec eux des liens de solidarité et à dissiper les malentendus qui peuvent se glisser entre elles et les organisations syndicales.

Verreries à l'index

Un différend existe entre les ouvriers et la direction des Verreries de Dordogne (Nord) et à Calonne-Ricourt (Pas-de-Calais). Il ne faut pas s'y diriger. Quand le conflit sera apaisé, les ouvriers verriers seront prévenus.

Le Secrétaire régional : GODEAU.

La "Bataille Syndicaliste"

Le numéro 23, daté du 10 août, est paru. Au sommaire : Deux Révoltes : la française et la russe, de Marie et François Mayoux ; Pour les sourds ; Qu'est-ce qu'un syndicaliste ? de P. Jouteau ; L'exploitation de la femme et de l'enfant, d'une syndicaliste ; Les Comités d'usines ; Le travail de nuit en boulangerie, de Rousseau ; Sé-mard et Moscou ; la « B. S. » tous les quinze jours ; Histoire de notre mouvement syndical ; Une éducation syndicale ; Etudes syndicalistes sur la production et la répartition ; Minorités de la Seine, des Bouches-du-Rhône, des P. T. T., de la 6^e Région ; Comité National du Bâtiment ; Echos et bâchages ; Notes économiques ; Paroles d'autrefois ; Réflexions sur la violence. Le numéro : 25 centimes.

Nous prévenons les camarades que pour verser leur part « d'Ami de la B. S. » pour verser des abonnements, pour acheter un ou plusieurs numéros, pour en demander en dépôt, ils peuvent s'adresser à la Bourse du Travail, au S. U. E., quatrième étage. La camarade Planeline, dactylo, recevra leur argent, leur délivrera des reçus, et leur remettra les numéros de la « B. S. ».

Après le Comité Général de l'U. D. U. de la Loire

Mon camarade l'Hérétique, pris ces temps-ci par des occupations particulières qui l'empêchent à son grand regret de ne pouvoir compléter les explications déjà données sur la campagne de calomnies déversées sur le compte de leurs adversaires de tendance, par d'anonymes militants syndicalistes, dans le journal *l'Humanité*, m'a prié de bien vouloir l'en suppléer.

Je vais donc, autant que je puis le faire, remplir la tâche qui m'a été confiée.

Tout d'abord, il me faut compléter son article concernant le C. G. de l'U. D. U. de la Loire en ce qui concerne les « arguments massives » qui devaient abasourdir complètement et faire rentrer dans leur tout ce que le département de la Loire compte comme syndicalistes pure ou « anarchosyndicalistes ». Bien entendu, après de pareils coups, ces mercenaires devaient à jamais disparaître de la circulation pour céder la place qu'ils occupent dans les postes responsables du mouvement syndical, aux seuls véritables et authentiques syndicalistes qui sont ceux qui prennent leurs mots d'ordre à Moscou, seuil pays de la lutte de classes, ou à défaut au P. C. F. sa succursale dans notre pays.

Présent comme l'Hérétique à cette séance mémorable, j'ai prêté beaucoup d'attention aux détails qui s'y déroulerent, et je dois à la vérité de dire que j'ai été véritablement déçu et désillusionné par les discours des foudres de guerre de la tendance, appelée probablement par dérision syndicalocommuniste. Vraiment je m'attendais à ce que tout autre chose fut servie, car chaque fois que je voyais un de ces capitaines se lever pour prendre la parole, intérieurement je monosyllabais : « Ça... y... est... il... va... me... les... foudroyer ! » Aussi quel soupçon de soulagement je pouvais quand cet orateur s'asseyaient. Ce qu'il pensait être des arguments substantiels, n'étaient que de simples bulles de savon qu'un moindre souffle d'air dissipait.

Passons maintenant aux articles orduriers de l'*Humanité*. Tout d'abord, devons-nous nous étonner d'être qualifiés aussi atrociement par de prétendus camarades de souffrance ? Non ! surtout quand on a connaissance des précédents du Rhône, du Vaucluse, des Bouches-du-Rhône, pour ne citer que ceux-là. Cette infâme campagne de presse n'a qu'un but : discréditer et déconsidérer leurs adversaires de tendances aux yeux des syndiqués mal renseignés, afin de conquérir la majorité là où ils sont minorité. Qui importe le vider crée dans les organisations syndicales, l'essentiel est qu'ils parviennent à détenir la direction des organismes syndicaux pour faire servir aux intérêts d'un parti politique.

L'on nous y traite gentiment de « faux révolutionnaires ». Se sont-ils bien rendu compte ce qu'avait de ridicule pour eux une pareille affirmation ? Certainement que non, car ce titre siéda à merveille à leur directeur de conscience.

La révolution, nous la concevons certes, tout autrement qu'eux. Nous la voulons faire avec des travailleurs, des producteurs comme nous ; non pas à la manière réactionnaire, c'est-à-dire renverser un gouvernement pour lui en substituer un autre duquel nous n'avons rien à attendre avec sa dictature qui persécute, qui tue pour asseoir sa domination ; qui décreté des lois sévères pour empêcher les hommes de penser libre de faire se continuer l'évolution sociale et se poursuivre jusqu'à l'affranchissement du peuple qui peine, qui souffre et qui produit.

Cette nouvelle aristocratie soi-disant prolétarienne a déjà trempé sa base sociale dans la sang ouvrier (Cronstadt, etc.) et elle ne parviendra plus à faire disparaître le mouvement d'opposition révolutionnaire.

Nous sommes des révolutionnaires mais à votre façon. Cela est vrai. « Vendus à la bourgeoisie » nous appelle-ton aussi. C'est à pouffer de rire. Ça ne vaut même pas la peine qu'on s'arrête quand on songe aux congratulations transmises par leurs matres au Mussolini persécuteur du prolétariat italien odieusement martyrisé, ou aux Mac Donald, Herricot et consorts, dont ils ne se font pas faute d'attaquer pourtant leur ligne de conduite politique. Arlequins, pantins et fumistes, voilà ce qu'ils sont.

Et j'en passe, ce serait trop long à tout reprendre. Pourtant il est utile de leur dire que leur jésuitisme ne parviendra pas à scinder la tendance du syndicalisme libre à Saint-Etienne et dans la Loire, malgré qu'ils écrivent hypocritement et malicieusement « qu'il y en avait parmi nous de sincères avec lesquels ils auront toujours plaisir à discuter ». La manœuvre est trop connue pour avoir chance de succès.

Employée au comité de grève lors du conflit de la métallurgie, elle réussit parfois à mettre en désaccord nos camarades de tendances pas assez perspicaces pour éviter le piège. Ce passage de main dans les cheveux est périlleux, il leur faudra chercher autre chose.

Un nouveau grand maître en pédagogie qui s'est révélé tout dernièrement comme un ordonnateur de conseils, s'est sacré professeur de morale, mais d'une morale n'a plus que dédain et mépris pour ceux qu'il n'encaisse pas.

Gageons qu'il adhèrera plus tard au parti des compagnons de l'intelligence que dirige Bourget et autres aristos ; à moins...

Et dire que ces procédés haineux, jésuitiques et calomnieux, paraissent dans le journal fondé par Jaurès qui, quoiquon pense de ses idées, fut un grand idéaliste prêchant l'harmonie des efforts et la con-

fiance mutuelle, discutant toujours avec la raison libre, réprouvant l'animité et la bestialité, vieilles tares millénaires qui sommeillent encore dans le cœur d'hommes qui ne font rien pour s'en détarrasser et veulent prêcher la morale aux autres. Ces procédés sont une insulte à la mémoire de celui qu'ils accaparent selon les circonstances, en citant à leur façon des textes de ces écrits ou discours. Arriéré-imputables calomniateurs, la morale ouvrière s'élèvera bien au-dessus de vos mesquinies personnalités, et le Syndicalisme poursuivra son évolution en toute liberté et indépendance, malgré et contre vous.

LE MECREANT.

Dans le S. U. B.

La propagande dans le Bâtiment. — La journée de huit heures est dans le Bâtiment une des questions primordiales dont il entend la mise en application. A cet effet des réunions de chantiers seront organisées ce soir :

Réunion des Chantiers Froment, Clavier, Porte Montmartre ; Magisson, Porte Clignancourt ; Vve Pernet, Pont Clignancourt ; Ateliers de Serrurerie Behin, rue Angélus-Compoint ; Borderel, rue Damrémont ; 3rd, rue Jean Dolfus, à 5 heures, à la porte Montmartre.

Un appel pressant est fait à tous les camarades syndiqués ou non. Les militants travaillant à proximité sont priés de s'y rendre.

Dans la Serrurerie. — Le conflit de la Maison Milinaire est terminé. Dans la réunion tenue hier, les camarades ont décidé de reprendre le travail, ils ont compris la nécessité de s'organiser et sans retard, pour obtenir des avantages au sein de la boîte. Victorieux ! les camarades ne sont pas, Battus ! non plus, si tôt tiennent leurs promesses devant eux. M. Milinaire aura à compter avec eux. Venez donc tous à l'organisation.

Aux Menuisiers. — Notre profession à l'heure actuelle connaît une ère de prospérité, partout le travail donne à plein bras, il n'y a pas de chômeurs, au contraire, on manque de main-d'œuvre qualifiée.

Jamais période ne fut plus propice pour arracher un peu plus de mieux-être et de liberté à nos exploitants. Il suffirait pour cela de sortir de notre torpeur et d'engager résolument une action virile. Le S. U. B. et la 13^e Région vont commencer cette semaine toute une série de réunions à la sortie des chantiers, lesquelles ont pour but d'arrêter le respect de la journée de huit heures et le cahier de revendications.

Nous espérons que tous les menuisiers assisteront à ces réunions et que souvent se répercuttera à travers les étages des chantiers et dans les ateliers, notre vieux cri de ralliement : « Copette ! Tout le monde en bas ! A la réunion ! »

Pour prendre toutes dispositions utiles pour la réussite de cette campagne d'agitation, nous vous invitons à assister à l'assemblée générale qui aura lieu Mercredi 13 août, à 18 heures, salle Henri Perrault, B. D. T.

Que pas un compagnon ne manque à l'appel.

Chez les Pavureurs. — Les compagnons pavureurs, aides et parties similaires travaillent sur la place de Paris et dans le département de la Seine, réunis en assemblée générale le dimanche 10 août, salle Jean Jaurès, Bourse du Travail.

Après avoir pris connaissance du silence observé par la Chambre patronale syndicale à leur égard, sur la lettre adressée le 1er août 1924, déclarant vouloir faire aboutir leurs revendications qui sont de 5 francs de l'heure pour les compagnons et 4 fr. 75 pour les aides appartenant à la corporation, Constant que l'attitude hautaine tenue par les patrons jette une profonde effervescence parmi les compagnons et les obligent à avoir une attitude pleine d'énergie, devant le refus des patrons d'entrer en pourparlers avec leurs délégués pour leur cahier de revendications.

En conséquence, de tous ces faits, les compagnons pavureurs, aides et similaires déclinent à l'unanimité la diminution de la production et le boycottage par tous les moyens ; se séparent aux cris de : Vive le Syndicalisme !

Aux Charpentiers en fer. — Depuis quelques semaines, il n'est pas un singe, beau, vilain, bon ou mauvais qui ne nous ait pas accordé quelques satisfactions, mais aucune n'est encore en rapport au coût de la vie.

Nous ne pouvons et nous ne devons pas nous contenter de cela. L'action doit se continuer plus que jamais.

A la maison Dernis-Berson, ancienne Maison Hamet, nous vous rappelons que tous les chantiers sont toujours à l'index et que pas un compagnon ne doit s'y présenter. Le chef-monteur Fau peut continuer à son raccoulement ; si vous voulez continuer à y mettre encore un coup, cette boîte sera bien obligée de nous accorder la thune qui nous est nécessaire pour faire bouillir la marchandise.

NOTA. — Le Conseil Syndical ne se réunit pas ce soir.

Charpentiers en bois. — Les camarades de la Section Technique des Charpentiers en bois réunie le 9 août (Bourse du Travail) constatent, avec plaisir la progression de la Section et principalement le retour des camarades qui ont été trompés par les délégués.

Le bureau reformé est ainsi constitué : Secrétaire Général : Denis. Secrétaire Adjoint : Canonge. Conseil : Faure, Gaultry, Coutant, Giraud, Spieller, Leamanif.

Il est également adopté que les camarades qui ont quitté la section peuvent dès maintenant revenir, avec un simple transfert. (Décision du S. U. B.)

Rapport des J. S.

Jeunesse Syndicaliste du 18^e. — Réunion mercredi 30, rue Hérelle, à 20 h. 30. Tous les camarades sont priés d'être présents.

Ordre du jour : le Congrès national ; Nomination de délégués.

Travail urgent à accomplir. Présence indispensable.

Jeunesse Syndicaliste de Clichy. — Réunion ce soir, à 20 h. 30.

Ordre du jour : Organisation du Congrès national ; nomination de deux délégués.

Travail urgent à accomplir. Présence indispensable.

Jeunesse Syndicaliste de Ris-Orangis. — Réunion ce soir, à 20 h. 30.

Ordre du jour : le Congrès national ; Nomination de deux délégués.

Travail urgent à accomplir. Présence indispensable.

Union Syndicale Autonome de la Gironde. — Réunion dimanche, à 20 h. 30, au Bar du Musée cours d'Albret.

Questions administratives : compte rendu des

Au Congrès International des Mineurs

Le Congrès International des Mineurs a eu une assez heureuse initiative : la création de nouveaux fonctionnaires, dont la mission sera de publier chaque trimestre des comptes-rendus sur le développement de l'industrie minière mondiale.

Ce serait même, paraît-il, un premier pas vers la création d'un office international de répartition du charbon.

Allons, ne désespérons pas ! Il y aura toutefois autant de fonctionnaires prolétaires que de fonctionnaires bourgeois.

Et à défaut de peu et d'autre chose, c'est déjà un résultat.

La grève des fourreurs

Dans la fourrure, c'est le bon moment pour obliger le patronat à accorder à meilleurs salaires à ses ouvriers, car le travail ne manque pas. C'est pourquoi ces derniers ont pris soin de ne pas laisser passer l'occasion, et dès samedi dernier, nombre de maisons parisiennes sont entrées en mouvement. La grève menace même de s'étendre et de gagner la totalité des boîtes.

Les grévistes réclament six francs d'augmentation par jour pour les travailleurs des deux sexes.

Le paiement des jours de fêtes légales, et quinze jours de vacances par an.

Sémaine de quarante-quatre heures, et reconnaissance des délégués d'atelier.

Nul doute que si la grève se généralise, les grévistes obtiennent satisfaction sur tous ces points.

Notons également que le mouvement ne fait que commencer, et qu'il est favorablement accueilli par les ouvriers de toutes les maisons de fourrure.

Les